

Récit/essai

Le Journal dénoué de Fernand Ouellette

Laurent Mailhot

Volume 11, numéro 2, mai 1975

L'année littéraire québécoise 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036605ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036605ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, L. (1975). Récit/essai : le *Journal dénoué* de Fernand Ouellette. *Études françaises*, 11(2), 143–150. <https://doi.org/10.7202/036605ar>

Récit/essai le *Journal dénoué* de Fernand Ouellette

« Ce n'est pas tant la pureté de l'ange qui compte,
que le fait qu'il a des ailes. »

HENRY MILLER

« L'art est une plaie qui devient lumière. »

BRAQUE

Ni Mémoires, ni « autobiographie préoccupée surtout par le milieu et la société où j'ai vécu », dit Fernand Ouellette de son *Journal dénoué*¹. Mais l'autobiographie, justement, au contraire des Mémoires ou souvenirs, est plus qu'un point de vue, un témoignage d'époque, des documents. Son but est « d'inventer, de trouver la vérité sur soi » (Ph. Lejeune). « ... C'est parce que le moi révolu est *différent* du *je* actuel, que ce dernier peut vraiment s'affirmer dans toutes ses prérogatives. Il ne racontera pas seulement ce qui lui est advenu en un *autre* temps, mais surtout comment, d'*autre* qu'il était, il est devenu lui-même » (J. Starobinski). C'est parce qu'il est *dénoué*, depuis 1965-6, que le journal de Ouellette n'est plus un journal (ponctuel, intimiste), mais un récit. Un récit mixte (dialectique?), histoire et discours, où les fragments sont organisés, où le portrait est mis en mouvement, en durée, et adressé à tous.

1. Fernand Ouellette, *Journal dénoué*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. du « Prix de la revue *Études françaises* », 1974, 245 p. La première citation est tirée de l'Avant-propos (p. 7).

Cette « histoire intérieure », ce livre en « forme de mort » — et de résurrection, de naissance — est plus vif (écorché), plus nerveux que le *Journal* (noué) de Green; aussi décanté que les *Mémoires intérieurs* de Mauriac. Le biographe de Varèse écoute et note ici ses propres accords/désaccords : partition que l'on ne peut résumer en un bloc, en une formule; musique qu'il faut traverser de bout en bout, rejouer, interpréter. On pense à Kierkegaard, à Pascal, à Omar Khayyam. On pense à Saint-Denys Garneau (*Journal* et *Lettres*). Or, dès sa première lecture, Ouellette réagit contre ce « poison » : « Tout, s'il le fallait, plutôt que l'échec de Saint-Denis Garneau (...) Tout, excepté cette incapacité de vivre » (p. 91). De l'ange à la chair, de l'innocence à la violence ou au « séisme de la conscience », Ouellette suit en sens inverse le chemin d'un saint Augustin, d'un Tolstoï, d'un Albert Cohen.

« J'ÉTAIS L'AUTODIDACTE EXEMPLAIRE »

Inspiré d'une vingtaine de volumes (cahiers) de son journal, qu'il ouvre, qu'il détache, qu'il éventre, qu'il *confesse*, « ce récit représente l'essentiel de ce que fut l'évolution d'un poète québécois né en 1930 » (Avant-propos). L'évolution fut une rupture, une illumination : du ciel (des limbes) à la terre par le purgatoire et l'enfer : *Le Soleil sous la mort*, *Dans le sombre*, etc. L'évolution de Fernand Ouellette fut, sans révolte, une révolution. Fils de menuisier, il n'avait pas de mains, pas de muscles pour le travail; il n'aimait pas manger. « À cinq ans, j'avais baisé les pieds d'un immense crucifix, et fondu en larmes » (p. 14). Fondu comme un cierge, mais la goutte de cire est dure, persistante. L'auteur de tant d'*Anges* et d'*Ailes* devait étudier quatre ans dans un collège Séraphique. Il voulut devenir franciscain (capucin), violoniste, puis chimiste, optométriste. Il fut employé de bureau et suivit des cours (du soir) de sciences sociales — d'un dominicain, d'un jésuite, d'un directeur de banque, d'un éditorialiste à *La Presse*.

Ce jeune homme sage, timide, maladif, aurait dû devenir la proie des Cours de personnalité, des Clubs de disques, du

Cerle Léon-Bloy, au mieux un disciple de Lanza del Vasto ou de Teilhard de Chardin. Retard, pauvreté, solitude, bonne volonté : il avait tout pour (ne pas) réussir. Heureusement, il fut moins persévérant qu'impatient :

J'écirai sous l'effet d'une précipitation psychique, en me consumant dans un éclair, comme si le temps m'était compté, comme si ce pouvoir allait bientôt m'être retiré, comme si une paralysie soudaine m'immobiliserait l'esprit.
(p. 27)

J'avais souvent l'impression, en terminant un poème, que c'était le dernier, que jamais plus je n'écirais.
(p. 89)

Comme si à chaque acte d'écriture je glissais dans la mort.
(p. 111)

Il glisse, il s'arrache, se reprend. Trop ardent pour être besogneux, ce « rayon sans corps, sans respiration et sans sexe » se blesse lui-même, se tue ; il se brûle, se consume, et devient centre, rayonnement. « Je m'étendais sur mon lit en plein soleil pour écouter le *Requiem* de Mozart » (p. 29). Ou pour être Aliocha, l'Idiot, l'Absolu. Il lit « un peu de tout » — néo-thomistes français, romantiques allemands, baroques autrichiens —, sans hiérarchie, par trouées, par éclairs ; selon un ordre intérieur qui n'est pas celui d'un professeur ou d'un programme, mais la conjonction du hasard et de l'instinct ; avec l'intelligence et « la passion d'un oiseau de proie ». Autodidacte exemplaire, jamais rassuré, jamais rassasié, Ouellette se méfie des universitaires, d'une certaine « pensée française », d'une « littérature faite en vue de ses historiens » ou de ses analystes ².

Lors d'un colloque de l'ACFAS, un professeur ³ donnait

2. P. 27, 61. « La partie se joue de plus en plus entre d'une part les théoriciens, les tâcherons du troisième degré (le lecteur du lecteur de X), les idéologues, les soi-disant scientifiques, les politiques ; et d'autre part ceux qui fondent leur vie sur une illumination, une inspiration, c'est-à-dire les idéalistes, les poètes *ivres* de parole, les a-scientifiques, ceux qu'on méprise en les traitant de *mages*... » (p. 208).

3. Georges-André Vachon, « Former des autodidactes », dans *Propos littéraires*, textes recueillis et présentés par René Dionne, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973 : « Mais qui donc a beaucoup lu, hors les autodidactes, qui ne demandent rien à l'école ; qui attendent tout de leur désir » (p. 44).

pour fonction aux facultés de lettres de « former des autodidactes », c'est-à-dire de libérer des lecteurs en multipliant les lectures (souligné ou pas). Car toute critique est une aventure, paradoxale, contradictoire : un point de départ sans arrivée définitive, un parcours qui jamais ne se répète. Dans ce sens-là, Fernand Ouellette, qui n'y a jamais mis les pieds (sauf à l'UQUAM, pour animer un séminaire sur le romantisme allemand, avec André Belleau), est un produit idéal de nos départements. À défaut de doctorat (*honoris causa?* à venir?), il était normal qu'à la suite de Michel Beaulieu il reçoive le Prix de la revue *Études françaises*.

Ouellette, qui n'a pas eu d'adolescence, reprend le temps perdu. Et pas seulement dans l'amour, qui toujours l'émerveille, le déchire, l'incendie, mais dans la joie des contacts intellectuels, dans la ferveur juvénile des correspondances, des échanges, des découvertes. La Chronologie qui suit le *Journal* tient un compte détaillé des « rencontres » véritables avec des amis qui sont le plus souvent des écrivains ou des artistes, en tout cas des lecteurs : de Maurice da Silva, diplômé de l'Institut d'études médiévales, en 1949, au peintre Jean-Paul Jérôme, en 1973. Les poètes de l'Hexagone et de *Liberté* occupent ici la plus grande place, mais on trouve aussi, en 1974, cette fois sans leur nom (ils sont plus abstraits), les « principaux artisans de la critique nouvelle et de la poétique » en France.

En même temps que l'écrivain, Fernand Ouellette veut connaître l'homme, l'autodidacte, l'autocréateur — créateur de soi dans son œuvre. Henry Miller est son « frère », presque son « double » ; Varèse est son « grand-père » ; son propre père, ouvrier, trouve spontanément les mots de Goethe : « Aimer, c'est la mort ! » avait noté Monsieur Ouellette dans son carnet blanc de fiancé. J'aime cette proximité, cette parenté. J'aime ces échanges de lettres avec Miller (« Je trouvais mille raisons pour le déifier »), qui lui communique un extrait encore inédit de *Big Sur* ; avec Cendrars, qui goûta l'article de *Liberté* « et m'envoya une carte postale écrite de sa main gauche. Il exigea même que l'O.R.T.F. utilisât ce texte pour une émission qui devait lui rendre hommage, peu

de temps avant sa mort » (p. 89). Avec la « simplicité aristocratique » qu'il reconnaît lui-même à Toynbee, Fernand Ouellette aborde les plus grands, les plus purs. Il donne et reçoit beaucoup : une « longue caresse sur la nuque » de Chagall lui est aussi précieuse qu'un dessin original (« un cœur où poussent des fleurs ») dans l'album *Message biblique* ou un autoportrait du maître (« offrant des fleurs ») dans *Vitraux de Chagall* de Robert Marteau. En compagnie de ce dernier auteur, Ouellette visite les musées, suit les traces des troubadours, frappe à la porte de Jouve, dont il décrit l'appartement mozartien, dont il évoque l'« éloge bouleversant » et l'invitation à « ne jamais venir à Paris sans lui rendre visite ».

Pour n'avoir pas été jeune à temps, Fernand Ouellette est condamné à le demeurer, à le devenir sans cesse. Voilà pourquoi son *Journal* est une explosion plutôt qu'une évolution ou une crise de conscience au jour le jour. Après l'autobiographie du Moi, longue enfance, nœud, les quatre parties du *Journal*, du dénouement (sinon le Soi, du moins les Toi, Nous, Lui), malgré leurs dates, sont quasi simultanées. Elles développent ce qui a été, d'un coup, trouvé.

« UN ERRANT, UN DIVAGATEUR »

Amour et Poésie s'emparent du *Journal* en même temps. L'homme (l'enfant) qui allait devenir « monotone de mélancolie » flambe soudain. Chez Dante, Jaufré Rudel, Jouve ou Alain Grandbois — et par « le détour de Maldoror » —, il trouve pour son désir tous les noms, toutes les images : « nous remontions aux origines de l'homme et du monde » (p. 73). Ouellette transcrit de sa main *les Îles de la nuit* et *Une saison en enfer* ; il prend deux cents pages de notes sur Miller, autant (plus sept cents pages de réflexions) sur Kierkegaard. On peut être surpris de le voir passer de Neruda à Saint-Exupéry ou à Joseph Delteil ; on aimerait mieux l'inverse : une belle ligne oblique, montante. Or, c'est aussi l'inverse : de Drieu La Rochelle à Joyce, de Lawrence Durrell à Unamuno. Tout cela irrégulièrement, non pas pêle-mêle, mais par sauts, par

saillies, par longs et forts zigzags, par flèches qui clouent au sol, qui transpercent, séparent et réunissent. Maïmonide s'avance, se retire; les mythologies amérindiennes se réveillent, se forment en chants, en poèmes. « Comme si à chaque acte d'écriture je glissais dans la mort » (p. 111). « Mourir, c'est peut-être l'acte de l'être qui *s'écrit instantanément* » (p. 223). Mais combien de morts, combien d'instantanés pour préparer la mort — l'écriture — de l'instant!

Fernand Ouellette lit pour écrire, pour être, pour vivre. Lui qui cite constamment, on peut dire qu'il ne cite jamais : il échange, il intègre, il transforme. Il noue et renoue, il fait et refait connaissance : *Depuis Novalis*, avec (et contre) Miller, Cendrars, etc. « En lisant Kierkegaard », il entend Schubert et Schumann (il les recompose); il ne récrit pas, il écrit, avec lui, avant lui, Kierkegaard⁴. Pierre Emmanuel lui inspire « Le Christ galérien »; Kobayashi, « Tombeau de Kaji ». Il est bouleversé par Rouault et Chagall; il *écoute* Jouve, il *lit* Varèse. Il est attiré, poète et essayiste, par la concentration de Valéry, par les « hauteurs du langage », par l'« altitude aristocratique » de Jouve et de Saint-John Perse. « De l'arbre à l'oiseau », une fenêtre, une flèche; dans la chambre profonde, puits (de science) et soleil (amour) suffoquant. « C'est un jour d'avril 1951 que j'entrai en lumière », dit-il. « Tout était *un* dans un espace lumineux et infini » (p. 37). Le Moi devient Soi, puis Toi, Nous, Lui, sans parties, sans étapes, identique et différent : essai et récit, essai de récit. Ouellette ne cherche pas le bonheur, la sérénité, la sagesse — à l'orientale; comme Kierkegaard, il maintient la « tension dialectique propre à l'esprit occidental ».

Ce *Journal* est-il un peu trop dénoué et renoué, trop bien bouclé? Ce n'est plus un journal, à vrai dire, et de moins en moins un récit (autobiographie spirituelle, intellectuelle), de plus en plus des essais, un essai. Essai (expérience) de

4. « Il m'arrive souvent, en lisant Kierkegaard, de prendre ma plume et de développer une intuition qu'en fait je retrouverai plus loin dans l'œuvre même du Danois. Ce qui implique presque un pouvoir, dès que nous sommes engagés dans une œuvre, de la construire soi-même avec l'auteur » (p. 132-3).

soi-même sur soi, devant Lui (l'Autre), devant et avec tous les autres. Tous les hommes, tous les temps, tous les mots, mais dans cet espace très aménagé, *sensé*, orienté. Je veux dire : dont la fin est le commencement, dont les idées sont des doutes, des questions, dont les divisions (nettes) et les dates (précises) sont moins linéaires que concentriques. Nous sommes dans un « lieu très dramatique » (p. 214) au Québec, sans doute, mais d'abord dans ce livre, dans ce nœud dur, disparu et toujours visible, offert aux divers croisements des fils conducteurs.

Les Actes retrouvés n'étaient pas tous des essais littéraires au sens strict; on y trouvait des comptes rendus, des conclusions (même sous forme de question ou de lettre), des thèses, des dévouements à une cause (« La lutte des langues »). Le *Journal dénoué* n'est pas, lui, un recueil d'articles et de témoignages bien taillés : il est leur lien, leur nœud, leur fusion, leur dénouement sans fin. Les pages relues, divisées, retenues, sont recomposées d'un seul mouvement, empoignées, tendues, présentées et présentes. Tout est à prendre ou à laisser. On pouvait contester, malgré (ou à cause de) leur rigueur, tel ou tel argument des *Actes* — surtout dans les sections III et IV. Comment contester le récit du *Journal*, puisque lui-même se nie, se conteste ?

Quel est cet arriéré, dira le sociologisant, le serviteur du tout collectif, le cerveau-commissaire, quel est cet arriéré qui ose parler de déchirements intérieurs, de son moi malheureux (quel mot bourgeois!), quel est cet arriéré qui aspire à l'Être (mot qui de toute façon ne veut rien dire, remarquerait Valéry) ? Qui peut se payer le luxe d'être malheureux, affamé d'être, au moment où les énergies sont consacrées à la construction de la grande société socialiste ? Qu'est-ce que c'est que cet « intérieur », ce « malheur de la conscience » ? On serait malheureux après Hegel ? (p. 203)

Ouellette passe de ce qui pourrait être littérature intime à ce qui est écriture de l'essai. Par la critique et l'autocritique, avec ironie et humour, dans une prose aux qualités lyriques.

L'essai, comme la poésie et au contraire de la science, est « un savoir sans pouvoir » (p. 205), un savoir-faire, un acte risqué : « un fragment concentré d'imagination, de conscience et d'écriture », écrivait ailleurs Ouellette ⁵, et même « un fragment de confession ». Confession qui n'est pas souvenirs ou transcription d'un passé, mais conversion, actualisation d'un Je (non métaphorique), « contre-mémoire ». L'essai erre et divague, se reprend, se retourne, se corrige in(dé)finiment. L'essai n'est jamais plein, jamais simple, jamais pur. Il est noueux, protubérant, rythmé, marqué, usé par d'incessants passages. Lieu commun assez particulier : carrefour culturel, quadrature du cercle, acte immanent, creuset de « combustion verbale ⁶ », « pierre de prose irradiante » (p. 196) — telles, par exemple, *Une saison* ou les *Pensées*.

On a parfois l'impression, dans le *Journal dénoué*, de relire un choix, une perspective d'*Actes retrouvés*. Sur la violence et la tolérance, la musique et la peinture, le poétique et le mystique, « la vie même du grand Eros » (Jouve), sur le féminisme, sur la condition québécoise et celle de l'écrivain, contre le marxisme institutionnel (p. 206), contre un système électoral et parlementaire qui « ne permet pas l'apparition de grands politiques » (p. 182), le *Journal* poursuit les idées des *Actes*. On reconnaît aussi la galerie de personnages et la constellation intertextuelle. Les actes paraissent donc ici doublement retrouvés, retracés. En fait, ils ne sont que retrouvables, retraçables. Ils sont, pour la première fois peut-être, vraiment perdus : le pluriel dans le singulier, les actes dans l'acte, les sujets dans le sujet. « L'essayiste est un communiant de ce qui pourrait l'annihiler ⁷ ». Il s'annihile et se recrée, peu importe les thèmes, les occasions, les prétextes.

LAURENT MAILHOT

5. Fernand Ouellette, « Divagations sur l'essai », *Études littéraires*, vol. V, n° 1, avril 1972, p. 10.

6. « L'essai me paraît un creuset de combustion verbale, un creuset de prose qui ne se laisserait pas consommer, une prose qui refuserait de périr » (*Ibid.*, p. 9-10).

7. *Ibid.*, p. 11. Dans *Rimbaud, mon beau salaud!* Jasmin se recrée sans s'annihiler; et Poupard dans les *Récréants*, Victor-Lévy Beaulieu dans *Kérouac et Hugo*, etc.